

Franck ARCHIMBAUD

L'homme qui voulait
Otrechoze

Edition **S**cripta

Comme une perle cachée,
c'est notre relation à nous-même qui
détermine toutes les autres.
Le Graal, c'est la relation à soi.

F. Archimbaud

PRÉAMBULE

Tout a commencé il y a deux ans, avec ce cahier à dessin sur lequel je n'écrivais qu'une seule phrase par page. Puis il y a eu ces notes vocales prises à la volée sur mon téléphone mobile, entre deux rendez-vous, en voiture, toujours en mouvement vers un ailleurs. Jusqu'au moment où j'ai ressenti un appel si puissant qu'il m'a été impossible de le différer plus longtemps. Je me sentais comme conduit vers l'écriture, appelé à révéler dans un livre ce qui m'apparaissait comme un précieux secret...

Il y a des secrets destinés à être tus à tout jamais, d'autres qui, quand on a eu la chance de les découvrir, sont appelés à être partagés. Un peu comme on ressent l'envie profonde de partager un somptueux paysage, une plaisanterie

irrésistible ou un mets inédit... C'est cette envie de partager qui a impulsé les lignes de ce livre. Transmettre ce que l'expérience m'a appris ; ne pas garder « ça » pour moi.

J'ai vécu chaque temps d'écriture comme un moment d'une rare intensité : un moyen de me prolonger moi-même, de m'incarner différemment et plus profondément. J'avais tant besoin de pouvoir, ne serait-ce que durant quelques heures par semaine, arrêter la course folle de ma vie. Accepter de m'asseoir dans un fauteuil dans le but de partager ce que jamais je n'ai pu dire à personne, y compris à moi-même. Et pour cela trouver le bon moment, le bon canal. Même s'il n'a pas toujours été aisé de revisiter certains espaces intérieurs, j'ai eu l'impression, au fil des pages, de me consolider, me fortifier, de trouver réponses aux questions que je me posais depuis des années. Mot après mot, phrase après phrase, une reconstruction paisible dont la pierre angulaire a été la bienveillance que j'ai enfin accepté de m'accorder.

Avant ce livre, j'étais dispersé d'avoir trop fait, trop vite, d'avoir mené tant de batailles,

endossé trop de combats qui n'étaient pas les miens. J'étais probablement allé au-delà de ce qu'un homme raisonnable doit faire pour se préserver... À présent, je crois savoir avec beaucoup de précision ce qui m'anime. Je suis l'homme qui veut autre chose, ou plutôt... Otrechoze.

C'est le secret de cet Otrechoze qu'il me tient à cœur de partager au fil de ces pages introspectives, à travers mon histoire, à travers ce qu'elle m'a appris.

LE DESTIN D'ÊTRE LIBRE

J'entrai dans notre monde aux alentours de vingt-deux heures à l'hôpital de Barentin, cité ouvrière de Seine-Maritime, le 16 avril 1967. En constatant que le travail avançait lentement chez cette primo parturiente de dix-huit ans, le médecin accoucheur avait d'emblée fait part de son inquiétude quant au fait de rater le film du dimanche soir qui promettait pourtant une soirée bien sympathique. Si j'ai eu du mal à sortir, contraignant l'obstétricien à faire usage de forceps, je suis cependant né à terme, en bonne santé et de taille déjà tout à fait respectable puisque j'approchais les quatre kilogrammes.

Je ne sais pas davantage du jour de ma naissance, si ce n'est que mon père, alors âgé de vingt-quatre ans, était fou de joie d'avoir un

enfant – et qui plus est un fils – et qu’il alla fêter l’événement le soir même en proclamant que je deviendrai avocat, profession qui devait sans doute cristalliser à ses yeux les plus beaux rêves de réussite.

On me prénomma Franck sur une proposition de ma mère qui aimait les chansons de Frank Alamo, artiste populaire de cette époque auquel je ne me suis jamais intéressé. Je n’aimais pas beaucoup mon prénom dont la raideur toute germanique sonnait trop peu français à mes oreilles, pas assez classique, comme entrant en dissonance avec mon nom de famille. Alors que j’aime à penser que mon patronyme, Archimbaud, qui veut dire « sincère » et « audacieux », puise ses racines au Moyen-Âge, je n’avais jamais songé à rechercher l’étymologie de mon prénom. Ce n’est que très récemment que l’on me fit remarquer, au détour d’une conversation, que Franck n’était qu’une énergique variante de François qui signifiait littéralement « homme libre ». Depuis cet instant, j’ai commencé à changer de regard... Si mon prénom portait la liberté, peut-être présageait-il un destin à sa hauteur ? Quoiqu’il en soit, la liberté (ou sa quête) a toujours guidé mes pas,

quoiqu'il m'ait fallu du temps et un certain nombre de déconvenues pour trouver la clé que je crois détenir aujourd'hui...

À CONTRESENS

L'enfance formate, influe, et elle participe en grande partie à ce que nous deviendrons un jour, quoique nous restions libres de nous en libérer. Pour ma part, j'ai connu une enfance que je qualifierais de simple et modeste. Ni très gaie, ni très triste, semée d'étonnement et d'histoires de grands pas toujours très compréhensibles... Ma mère, Denise Leroy, travaillait dans l'entreprise Burroughs depuis ses quatorze ans en tant qu'ouvrière en plus de s'occuper de ses quatre frères et sœurs, d'assurer les courses et l'intendance du foyer. C'était une très jolie jeune fille châtain clair aux yeux bleus, très féminine, au physique typiquement normand. Hyperactive, toujours prête à aider, elle se démenait pour seconder son père, Émile Leroy, lui aussi était ouvrier. On peut dire qu'elle joua le rôle de petite main de la famille

pour palier le handicap de sa mère, Josette, consécutif à une poliomyélite contractée lorsqu'elle était enfant et qui faisait qu'elle ne quittait guère son fauteuil. Ils habitaient tous les sept un petit appartement dans un immeuble HLM de Barentin. Aussi n'est-il pas difficile d'imaginer que le mariage représentait sans doute à ses yeux l'occasion de quitter sa famille ; l'opportunité d'accéder à une certaine forme de liberté, du moins à une plus grande autonomie.

Au moment où mes parents firent connaissance, mon père, Jean-Claude Archimbaud, était chef d'équipe. Ma mère ressentit de prime abord une franche antipathie pour cet homme qu'elle trouvait, en dépit de son beau physique latin, autoritaire, froid et sec. Entre eux, on peut dire que les choses ne collaient vraiment pas, ce qui ne l'empêcha pas de tomber amoureuse. J'ignore si je suis à l'origine de leur décision de se marier, mais je sais qu'au moment où ils s'unirent à la mairie, puis en l'église de Barentin, ma mère était réellement très éprise de lui. En tout cas, la famille a commencé à se construire dès mon arrivée. De surcroît, dans leur milieu social, on ne se posait pas la

question de la procréation de la même manière qu'aujourd'hui. Pour une femme, il était tout simplement dans l'ordre des choses de mettre au monde des enfants dès lors qu'elle était mariée. La situation était peut-être différente pour mon père qui avait rêvé à d'autres horizons car il m'a confié un jour avoir envisagé de devenir marin, perspective de carrière que mon grand-père, Maurice Archimbaud, n'approuvait pas. Ce jeune homme s'était rendu sur les quais, baluchon à la main, mais à l'approche des bateaux, il avait pris peur et reculé.

J'ai compris bien des années plus tard combien cette période avait été douloureuse pour mon père qui venait de perdre sa mère, Hélène Archimbaud (née Levaché), des suites d'une longue et douloureuse maladie. Atteinte d'une tumeur cérébrale, elle était décédée à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dont les bâtiments accueillent aujourd'hui l'hôtel de préfecture du département de Seine-Maritime. Ma grand-mère était d'origine italienne par son père qu'elle n'avait cependant pas connu, ce qui pourrait expliquer qu'elle ait porté ce nom de famille bien de chez nous. Longtemps, mon père gardera béante la plaie de ce deuil qui lui rendait insupportable la

simple vue de l'Hôtel-Dieu.

Mes grands-parents paternels habitaient un ancien moulin à Duclair, où mon grand-père, Maurice Archimbaud, était facteur. C'était un homme doté d'un sacré tempérament, qui impressionnait beaucoup. Cycliste, boxeur, éleveur de rapaces, amoureux de la nature et quelque peu rustre, je n'ai cependant jamais eu peur de lui. Je conserve très nettement en mémoire le souvenir de ses yeux animés d'une tendresse amusée alors qu'il me regardait jouer, encore tout petit garçon, sur les bords du ruisseau qui traversait son jardin. Je ne l'ai malheureusement pas vraiment connu car, à la suite du décès de sa femme, il a passé quelque temps dans un hospice avant de partir assez rapidement.

Je suis donc l'aîné d'une fratrie de quatre enfants puisque deux frères et une sœur sont venus au monde après moi en l'espace de cinq ans, statut dont j'ai toujours eu conscience et qui m'a, je le reconnais, souvent pesé. Je trouvais lourd qu'il m'impose de donner l'exemple quand bien même je n'avais qu'une année de plus que Marc, mon frère cadet. C'est sans doute pourquoi, des années plus tard, je

m'arrangerai pour contourner ce rôle de grand frère parfois si lourd à porter.

Ma mère a continué de travailler à l'usine probablement jusqu'à la naissance de mon second frère. Je fus donc confié à Madame Mallet, nourrice, qui habitait tout comme nous ce quartier populaire, dans un immeuble voisin de celui de mes grands-parents Leroy. Je me souviens d'elle comme d'une petite femme déjà d'un certain âge, toujours en blouse, un peu replète, au physique assez commun. Elle présentait la particularité d'avoir une voix légèrement éraillée, et aussi un peu de moustache ! Ce n'était certainement pas le prototype de la femme douce ; disons simplement qu'elle faisait son devoir. Mes tous premiers souvenirs conscients ont pour cadre son minuscule appartement continuellement rempli de monde, de voix d'adultes qui me parvenaient par à-coups depuis la cuisine. Elle gardait d'autres enfants dont je ne conserve aucune image. En revanche, je revois très bien son mari, ancien ouvrier qui, ne travaillant plus, passait ses journées à la maison. C'était un homme sec, prématurément usé par le travail et en mauvaise santé, comme en témoignait sa voix rauque à

force de tabac et d'alcool.

Leurs enfants, déjà presque de jeunes adultes, partageaient leur toit. Un jour où les deux filles Mallet étaient en bas de l'immeuble, elles avaient lourdement insisté pour que je leur lance mes lunettes de soleil depuis la fenêtre où je me tenais. J'avais fini par céder mais, comme elles auraient dû le prévoir, mes lunettes s'étaient écrasées au sol, brisées, ce qui m'avait mis très en colère. Je venais de découvrir la bêtise des grands. Plus tard, en les voyant vainement tenter de recoller mes branches de lunettes en les chauffant, ne parvenant qu'à modeler un boudin de plastique informe, je leur en voulais encore davantage, tout petit que j'étais, d'essayer de me faire croire que ce n'était pas grave et que les choses allaient ainsi s'arranger. À leur décharge, elles avaient une quinzaine d'années, certainement pas le meilleur âge pour une fille.

Ce qui m'étonne à présent, c'est d'avoir eu clairement conscience, alors que je n'étais qu'un tout petit enfant, que ce lieu ne représentait pas un cadre de vie agréable. Je me disais vraiment que cet endroit n'était pas terrible. La seule chose qui me plaisait là-bas, c'était cet

espace vert traversé par l'Austreberthe, petit ruisseau qui courait derrière l'immeuble et auprès duquel on a dû me conduire de temps en temps. Je sentais qu'au contact de la nature, je me ressourçais. Et puis cette *Odalisque* de Felix Benneteau, au bas de l'immeuble de Madame Mallet, statue qui matérialise mon premier contact avec l'Art : une femme allongée, nue. En effet, André Marie, alors maire de Barentin, venait commençant à faire installer quantité de sculptures au sein de la cité, toutes en extérieur. Soulignons que cet homme fut à l'origine du patrimoine culturel exceptionnel dont témoigne aujourd'hui ma ville de naissance.

Depuis toutes ces années, je n'ai jamais oublié Madame Mallet qui a gardé des enfants durant cinquante ans et à qui j'ai d'ailleurs rendu visite pas plus tard que l'année dernière. Je l'ai retrouvée telle qu'en mon souvenir, juste fondue par les ans. À moins que ma taille d'homme ne me l'ait faite découvrir différemment.

À la suite d'une altercation assez sérieuse avec l'un de ses collègues de travail, mon père quitte l'usine de Barentin où il occupait

pourtant un poste à responsabilités. Sans avoir jamais connu les détails de cette affaire, je sais que les choses en étaient venues aux mains, ce qui m'a toujours étonné compte-tenu du caractère placide de mon père. C'est à ce moment qu'il entre à la SNCF, à Sotteville-Lès-Rouen. Ma mère, qui vient de donner naissance à son troisième fils, lui emboîte le pas pour se consacrer à l'éducation de ses enfants. Nous emménageons alors dans un immeuble en pierre de la place du Docteur Calmette, à Sotteville-Lès-Rouen.

Je ne conserve aucun souvenir de mon entrée à l'école, mais mes parents m'ont souvent raconté que lorsqu'ils venaient me chercher à la sortie de la maternelle, je partais toujours d'un pas très décidé dans la direction opposée à celle de la maison, en ayant l'air de parfaitement savoir où j'allais. Je me reconnais bien dans cette anecdote qui témoigne sans nul doute d'une composante intrinsèque de mon caractère – caractère qui entraînera par la suite bon nombre d'aventures... et de mésaventures.

LE PLEIN DE L'ENNUI

Notre semaine s'achève chaque samedi par la routine familiale du plein de courses systématiquement effectué dans l'hypermarché Carrefour de Barentin, magasin dont l'activité perdure encore à ce jour. Nous compensons parfois la corvée par un déjeuner chez Flunch, moment sympa sans être exagérément festif. Gourmand, j'en garde le souvenir d'une tarte aux fraises dont je m'étais régalé. Puis nous nous rendons tous les six chez mes grands-parents maternels dont ma mère continue de s'occuper en assurant le ménage que son père vieillissant n'a plus la capacité de prendre en charge. Dès que nous poussons la porte de leur petit appartement, je suis assailli par cette odeur si caractéristique des maisons de retraite, relents d'urine et de linge à laver.

Mon grand-père ressemble à un petit homme pauvre. Très gentil, effacé, doté d'un physique un peu anglais. Aussi sage que les quelques photos de famille alignées sur le buffet. Il avait construit un petit train miniature en observant une fête foraine depuis sa fenêtre. Si je repense souvent à lui comme à un homme éteint, je réalise qu'au moment où j'entre dans son histoire, il a déjà déclaré cette leucémie qu'il traînera des années avant d'être emporté. Lui qui communiquait peu m'avait un jour relaté comment, durant la guerre, il avait été sauvé d'un mitraillage allemand par une vache qu'il était en train de traire dans la campagne rouennaise, du côté du Houlme. La bête contre laquelle il s'était blotti avait tenu bon jusqu'à ce que l'avion finisse par poursuivre sa route, puis elle s'était effondrée en plein champ. Mon grand-père n'avait alors qu'une dizaine d'années et je crois qu'il était resté très marqué par cet épisode. Je me souviens aussi que j'avais été très fier qu'il s'occupe de moi lorsqu'il avait pris le temps de me pousser sur mon petit vélo bleu jusqu'à ce que j'apprenne à trouver mon équilibre sans l'aide de stabilisateurs.

Ma grand-mère, assise devant le poste de

télévision qui restait allumé en continu, me serrait très fort dans ses bras pour m’embrasser dans une étreinte si puissante qu’elle me coupait le souffle. Malgré cela, j’étais heureux de sentir à quel point elle m’adorait. Elle, si vindicative, qui ne cessait de se plaindre, semblait éprouver à mon égard une affection sans limite. Un jour, elle s’était saisie de la main de son époux pour la serrer et me montrer combien elle l’aimait, lui aussi. Sans doute sa manière à elle d’exprimer ses sentiments. C’était une femme assez corpulente dont la grande taille était perceptible bien qu’à cause de son handicap, on ne la voyait pratiquement jamais debout.

Mon père était assis, lui aussi. Il tirait la chaise au bout de la table de la salle à manger et s’installait pour lire le *Paris-Normandie*. Autodidacte, passionné d’histoire et de géographie, il était curieux de tout et ne se départit jamais de cette soif d’apprendre qui le rendait incollable en maints domaines. Puis, quand il avait terminé de passer son journal en revue, il se levait pour aller fumer à la fenêtre.

Tandis que ma mère s’activait pour

remettre l'appartement à niveau, ma sœur, mes frères et moi étions alignés en rang d'oignons sur les chaises restantes, bien sages et tous habillés de la même manière, car il n'y avait pas de canapé et la télévision se regardait depuis la grande table. C'est ainsi que notre mère aimait à nous voir, si calmes et dociles, faisant à nous quatre moins de bruit que n'en produisait à elle seule notre cousine Noëlla, comparaison soulignée non sans une pointe de fierté. Alors on s'ennuyait. Parfois, on jouait aux dames avec mon grand-père, mais la plupart du temps on écoutait les grands parler de la pluie et du beau temps. Et le temps ne passait pas ou si lentement que les heures semblaient ne plus vouloir en finir. Chaque samedi, le moment de rentrer chez nous semblait reculer davantage, lorsque le début de la soirée sonnait enfin l'heure du retour, nous savions qu'il était temps de rentrer... nous ennuyer chez nous. Si j'avais su que ma vie prendrait la cadence folle qu'elle a prise et qu'elle tient encore aujourd'hui, j'aurais sans doute savouré différemment ces opportunités de paresse.

Le secret de l'ennui est peut-être qu'il n'existe pas. Quand on apprend à regarder,

sentir, écouter, se remplir de tout ce qu'offre
l'instant présent, le vide dont on accuse l'ennui
ne devient que plénitude....